L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post-Office of New-Orleans as Second-Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 16 juin 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	96	36
3 P. M.....	92	33
6 P. M.....	92	33

RENCONTRE DE SOUVERAINS.

Jamais autant qu'à notre époque, les souverains et les chefs d'Etats ne se sont rencontrés, ont eu des entretiens, ont échangé des visites; excellente coutume qui doit à la longue avoir d'heureuses conséquences.

Du même que du choc des idées jaillit la lumière, du contact des hommes naissent des relations, sinon des amitiés, qui, en général, doivent produire de bons résultats.

D'abord, les voyages permettent à ces souverains ou chefs d'Etats de se soustraire aux journalières occupations qui les retiennent captifs dans leurs capitales, captivité nuisible à leur esprit comme à leur corps, car pour être Empereur, Roi ou Président de République on n'en est pas moins homme, et l'homme a besoin de repos mental et physique, il a besoin de distraction et d'exercice.

Quand ce ne serait qu'à ce point de vue, les visites que se font les chefs d'Etats ont du bon. Mais elles ont un autre bon côté ; elles rapprochent des hommes qui se connaissaient peu ou point, qui ont de graves charges, de grandes responsabilités et souvent des intérêts communs.

Certes, les entretiens qu'ont ensemble ces hauts personnages ne sont pas de longues durées ; mais ils ont un caractère d'une grande cordialité qui ouvre la voie à d'amicales discussions entre leurs chancelleries, à des négociations, à des ententes, des alliances et des traités dont les peuples peuvent se féliciter, parce qu'ils écartent tout danger de discordes et leur permettent de vivre en paix, de prospérer et d'aspirer aux destinées les meilleures.

Mercredi dernier, l'empereur Guillaume a quitté Berlin sur un train spécial pour se rendre à Dantzig ; et de là il s'est embarqué sur son yacht, le *Hohenzollern*. L'empereur d'Allemagne va à la rencontre de l'empereur de Russie, et c'est dans le Golfe de Finlande que les deux souverains se saluront.

Guillaume, qui s'entoure toujours du plus grand faste, est accompagné de son Secrétaire des affaires étrangères et d'une brillante suite. Au cours de l'entrevue il ne sera discuté aucune question de haut intérêt. Les relations de l'Allemagne et de la Russie, sa voisine du Nord, sont assez importantes cependant pour que les deux peuples tournent leur attention vers leurs chefs et veuillent savoir ce que ceux ci se diront ; comme les individus, les peuples ne sont pas exempts de curiosité.

C'est Nicholas qui a suggéré la rencontre qui, semble-t-on croire, a pour objet de préparer l'esprit allemand à la visite qu'il se propose de faire à M. Fallières.

La visite de Nicholas II au peuple français ne se fera pas longtemps attendre. Le souverain russe devine l'accueil chaleureux, flatteur qui l'attend dans la belle, l'incomparable capitale qu'il connaît, qu'il admire. Il sait que dans les rues de Paris il sera salué par un peuple ami; et que dans les salons de l'Elysée, il sera reçu par un chef d'Etat dont l'affabilité et la distinction charment tous les hôtes du palais présidentiel.

Les Mésaventures — DU — "ZEPPELIN-II."

Correspondance parisienne

De l'accident du "Zeppelin-II," on donne aujourd'hui une nouvelle et fort plausible explication. Il serait dû, "avant tout," à une extrême fatigue de l'équipage, épuisé par trente sept heures de traversée. Ni Durr, qui avait pris le commandement du dirigeable, cinq minutes avant que survint la mésaventure, ni les mécaniciens de la nacelle avant, n'avaient aperçu le fatal poirier : ils dormaient debout.

Mais sans ce poirier un accident se serait quand même produit. Le dirigeable, que ne dirigeait plus l'équipage exténué, était en effet à trois mètres du sol sur lequel il se serait inévitablement endommagé.

Entreprises tout aussitôt, les réparations du "Zeppelin" ont été poursuivies avec une extrême diligence. Un avant provisoire, sur lequel a été plaqué l'étoffe de ballon, a été construit, et le gouvernail de profondeur remis en état. A trois heures de l'après-midi, le "Zeppelin" se trouvait tant bien que mal rafistolé ; à 3 h. 20, il s'élevait dans les airs et reprenait plus ou moins péniblement la direction de Friedrichshafen, accompagné du comte Zeppelin qui suivait, lui, en automobile.

L'ingénieur en chef Durr conduisait l'aéronat qui après avoir maintenu une vitesse de treize kilomètres à l'heure, a pu atterrir sans accident à neuf heures du soir, près de Schemmerberg, à côté de la ligne de chemin de fer Labgheim-Biberach.

Cet atterrissage est dû à une perte de gaz que l'on attribue au rafraîchissement de la température à l'approche de la nuit. Des ordres ont été donnés pour transporter sur les lieux le matériel nécessaire pour fournir une nouvelle provision de gaz à l'aérostat, qui ne pourra pourtant pas s'élever avant huit heures du matin ; il n'a plus que 60 kilomètres à parcourir pour regagner son hangar flottant de Friedrichshafen.

— —

La nouvelle mésaventure du "Zeppelin" a causé en Allemagne, et à Berlin surtout où on l'attendait avec une fiévreuse émotion, une déception douloureuse. L'Empereur a d'ailleurs traduit l'impression publique dans un télégramme qu'il a adressé au comte Zeppelin lorsqu'il apprit que le dirigeable géant avait viré à Bitterfeld pour regagner Friedrichshafen.

Nous avions espéré, lui a télégraphié l'Empereur, vous saluer au casino de Tempelhof et vider une coupe à votre santé. J'espère bientôt vous revoir à Berlin. Votre Excellence doit cette satisfaction à la population berlinoise pour la déception qu'elle a éprouvée.

Mais il paraît qu'il n'avait jamais été dans les intentions du comte Zeppelin d'aller à Berlin.

—Jamais je n'ai exprimé l'intention d'aller à Berlin ni d'y atterrir, dit il dans le télégramme qu'il envoya à Guillaume II pour s'excuser d'avoir déçu son attente et celle de la famille impériale ; jamais, et je vous prie d'ordonner une enquête pour découvrir l'auteur du télégramme adressé au bataillon des aérostiers berlinois, télégramme qui est la cause de tant de confusion.

Le comte expose ensuite qu'en vue de Bitterfeld le vent contraire était si violent et nécessitait pour lutter contre lui une telle dépense d'essence que le retour s'imposa. Le "Zeppelin-II" vira donc de bord.

Après avoir passé Stuttgart, continua le comte, un vent fort nous obligea à atterrir pour renouveler notre provision de carburant ; une erreur de direction nous poussa ensuite contre un arbre. J'espère que dans six semaines je pourrai me présenter devant Votre Majesté avec mon ballon restauré.

Souhaitons au comte Zeppelin, dont les travaux et la ténacité sont certes remarquables et dignes d'admiration, d'être dans son prochain essai plus heureux que dans ceux tentés par lui. Mais qu'il le soit ou ne le soit pas, qu'il aille à Berlin ou n'y aille pas, qu'il batte ou ne batte pas son record—37 heures de navigation aérienne—il est démontré une fois de plus que le dirigeable rigide est condamné et doit être abandonné.

Poussés par leur émouvant esprit de solidarité nationale, et dans une obstination d'orgueil patriotique, les Allemands se cramponnent aux "Zeppelin"; l'œuvre du comte mérite tous les égards, certes, mais il s'épuise dans la création de dirigeables que l'expérience, que la pratique condamnent, quelles que soient leurs qualités.

Le "Figaro" a, sur cette question, donné à diverses reprises son opinion. Interviewés, MM. Surcouf et Juchmès, qui font autorité en la matière, ont, dans le "Temps", donné leur avis. Il est conforme. Voici celui de M. Juchmès, qui samedi, dimanche et lundi pilotait encore le dirigeable "Russie", dont la construction fut terminée par lui, il y a quelques jours, sous la direction du savant et modeste ingénieur, M. Julliot.

La différence entre nos ballons français et le type Zeppelin, c'est, a-t il déclaré, que si pareil accident nous arrive, nous pouvons dégonfler n'importe où et rentrer facilement nos engins mécaniques, nos agrès et la peau de notre ballon.

Mais le "Zeppelin-II" a pour lui la tare de sa grosse carcasse. Je ne vous cache pas que ce qui m'inquiète le plus c'est de savoir comment on pourra dégonfler, s'il le faut du moins. Et je vois mal ce qu'il adviendra de cette carcasse énorme, de cette masse d'aluminium qui ne pèse pas moins de quatre tonnes.

On a vu ce qu'il en arrive, toutes les fois que le dirigeable est contraint pour une raison ou pour une autre de se mettre à terre.

J'ai toujours considéré, a dit M. Edouard Surcouf — constructeur de la "Ville-de-Paris", de la "Ville-de-Nancy" et du "Bayard-Clément"—que les ballons rigides, comme le "Zeppelin-II", étaient intéressants, mais à la seule condition qu'ils ne descendent jamais loin de leur hangar.

Car, neuf fois sur dix, c'est la perdition, et ces ballons sont pratiquement indégonflables s'il leur arrive un incident ou un accident quelconque.

Je suis persuadé que c'est un type que les Allemands eux mêmes finiront par abandonner.

Ils y seront forcés tôt ou tard ; d'un maniement difficile, exigeant à terre un personnel considérable, les dirigeables rigides sont en temps de paix condamnés à la destruction s'ils sont, au sol, exposés aux cataclysmes climatériques, puisqu'on ne peut les sauver par un dégonflement instantané; même vides de gaz, l'enveloppe tendue sur la carcasse offre dangereusement prise au vent; en temps de guerre, à cet inconvénient s'ajoutera celui du bâti métallique, but parfait pour les projectiles, que le dirigeable soit en l'air ou à terre. Et il reste et restera toujours au rigide la tare de n'être pas transportable. On peut, en effet, imaginer l'organisation d'un matériel de campagne qui permettrait de transporter aisément l'enveloppe—dégonflée—et la nacelle d'un dirigeable non rigide, qu'on gonflerait et dégonflerait selon les besoins de la guerre ; mais on ne voit pas un rigide à la suite d'une armée. Comment la suivrait-il en effet ?

C'est cette impossibilité qui a sans doute conduit le comte Zeppelin à concevoir ses dirigeables géants, ses léviathans aériens capables de naviguer plus de trente heures dans les airs et vite, afin qu'ils aient la possibilité de rejoindre tous les jours leur hangar, le hangar, sans lequel ils sont perdus.

Ils passeront à aller et revenir. Les rigides seront des carabiniers; ils arriveront toujours trop tard.

Le centenaire d'Haydn.

C'était il y a quelques jours, le centième anniversaire de la mort de Joseph Haydn. Le 10 mai 1809, assis à son piano, il jouait l'hymne autrichien. Depuis quelques temps, les médecins lui interdisaient toute musique savante, car il était très vieux, très malade, et les malheurs de sa patrie l'avaient encore abattu. Soudain, une troupe de cavalerie française envahit la Steingasse (aujourd'hui Haydngasse) et le bruit d'une canonnade fit trembler la maison. Tandis que les familiers du maître se précipitaient dans sa chambre, précédés de son factotum Elsler, la sonnette de la porte retentit et causa une nouvelle alarme : "Les Français ! criait-on ; ils vont tout piller et tout tuer !" Sans crainte, mais non sans colère, Haydn prit le bras d'Elsler et passa dans le cabinet voisin dont la fenêtre s'ouvrait au-dessus de la porte. Il se pencha vers la rue. Sur le seuil se tenait un officier français, suivi de deux soldats. La sonnette retentit de nouveau : "On y va!" dit le vieillard ; en donnant à Elsler l'ordre d'aller ouvrir. Quelques instants après, l'officier était devant le maître : "Monsieur, demanda-t-il, êtes-vous le compositeur Haydn ? — C'est moi même ; puis-je connaître l'objet de votre visite? Ne craignez rien, Monsieur, dit le Français d'un ton amical. Je suis envoyé par l'empereur pour veiller sur l'artiste dont il admire le génie." Un rayon de joie éclaira le visage du vieillard ; cette attention de l'empereur lui parut l'hommage le plus flatteur qu'il eût jamais reçu. Pendant trois semaines une garde d'honneur se tint devant sa porte. Un jour qu'il était plus souffrant, l'officier lui joua une dernière fois l'air de "la Création" : "Mit Würd'und Hoheit." Le maître mourut le 31 mai. Une compagnie de grenadiers lui rendit les honneurs et des Français, mêlés au peuple viennois, suivirent son convoi funèbre.

LA MOMIE FATALE.

Le British Museum vient d'acquérir une momie de princesse égyptienne qui semble avoir le mauvais œil.

L'Arabe, son premier possesseur se ruina et mourut d'une congestion; les trois hommes qui l'avaient transportée chez lui succombèrent coup sur coup du fait de maladies inexpliquées. Plus tard, le premier photographe qui plaça la momie devant son objectif eut une congestion cérébrale, et un second, tombant pendant qu'il procédait à la même opération, se brisa le crâne.

Aussi le directeur du British Museum a-t-il décidé de reléguer la fatale momie dans un coin du musée.

Dernièrement, M. Asquith voulait aller voir malgré toutes les objurgations de son entourage ; ses collègues n'obtinrent que difficilement qu'il renonçât à cette périlleuse visite. Ils craignaient peut-être que la momie fît tomber, non pas seulement le ministre, mais aussi le ministère....

L'ALLIANCE FRANÇAISE.

Un anniversaire.

Il y a vingt cinq ans, sur la convocation de M. Paul Cambon, alors résident général en Tunisie, neuf personnes se réunissaient pour constituer un comité capable de transmettre une subvention ministérielle aux écoles africaines. De cette réunion, où se trouvaient des israélites, des protestants, Paul Bert à côté du P. Charmetant, naquit l'idée et le nom de l'"Alliance française".

C'est ainsi que fut fondée cette grande association, qui compte aujourd'hui plus de 50,000 adhérents; et qui a pour but la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger.

L'Alliance française vient de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

L'autre jour, avait lieu dans la grande salle de l'association, 49, rue des Saints-Pères, l'assemblée générale M. Pierre Foncin présidait, assisté de MM. Frank-Puaux, Louis Herbette, Maillet, vice-présidents ; le général Archinard, Roujon, membres du conseil d'administration.

Après une brève allocution du président qui a souhaité la bienvenue aux nombreux adhérents, MM. Dufourmantelle, secrétaire général, et Rocois, trésorier, ont donné lecture de leurs rapports sur la situation de l'association. Les comptes de l'exercice 1908 ont été approuvés: les allocations accordées par l'Alliance française se sont élevées au chiffre de 315,155 francs. Puis on a voté le budget pour l'exercice 1909.

Lecture a été ensuite donnée des résultats du scrutin pour le renouvellement du conseil d'administration. MM. Marcilhacy, Anatole Leroy-Beaulieu, Paul Doumer, Louis Léger, Laporte, René Millet, Gay, Frank-Puaux, Salomon Reinach et Ferdinand-Dreyfus ont été réélus pour une période de cinq ans.

La nomination de MM. Paul Labbé, James Hyde et l'abbé Hommer a été ratifiée.

Distinctions venant du gouvernement français.

Le consulat de France de notre ville a reçu hier, du ministère de l'Instruction Publique, communication officielle des distinctions que le gouvernement français vient de décerner à plusieurs personnes à la Nouvelle-Orléans.

Ces personnes comptent des amis nombreux qui seront heureux de ce témoignage de haute considération qui leur est donné, et qu'elles méritent à des titres divers. Toutes sont profondément attachées à la France, toutes travaillent depuis des années au maintien de son esprit et de sa langue parmi nous ; il était donc juste que la France, qui n'est jamais en reste avec ceux qui, de loin comme de près, l'honorent, l'aiment, se livrât à ce geste gracieux.

Le pli ministériel annonce les distinctions et nomme comme suit les personnes à qui elles échoient:

Officier d'Instruction Publique.

M. Bussière Rouen, notaire, Secrétaire Perpétuel de l'Athénée Louisianais.

Officiers d'Académie.

Mme Aimée Beugnot, publiciste et conférencière.

Mme Fœdor Camoin, professeur de chant.

M. Emile Ecuyer, Président de l'Union française.

M. Charles Soniat, notaire.

M. le Dr Félix Larue, médecin.

FAITS DIVERS.

Le procès de la Tulane Improvement Company.

Le procès intenté par l'Etat de la Louisiane à la Tulane Improvemet Company a été repris hier matin devant la cour civile de District présidée par le juge Skinner.

Le premier témoin appelé à la barre, M. John T. Gibbons, déclare qu'à l'époque où le bail a été conclu, le prix de location de la propriété de la rue Baronne lui a paru trop élevé.

M. Henry Ginder, le témoin suivant, était membre du Conseil d'Administration de l'Université Tulane à l'époque où le bail a été signé.

M. Ginder déclare qu'il s'est prononcé en faveur du bail parceque l'opération lui a paru excellente et dans l'intérêt de l'Université.

Le juge C. E Fenner, appelé ensuite, s'étend en de longs détails sur les transactions qui ont précédé la signature du bail et cherche à en justifier la conclusion qu'il considérait comme étant dans l'intérêt de l'Université.

M. Fenner se défend vivement d'avoir eu un intérêt quelconque dans les négociations.

Deux autres témoins seront encore entendus aujourd'hui et selon toutes probabilités le cas sera soumis dans la soirée aux délibérations du jury.

INCENDIE.

Un peu après une heure, hier matin, un feu a été découvert dans une des écoutilles du steamer "Appomattox" amarré au quai de la rue Erato.

Le feu a été éteint avec l'aide du remorqueur "Samson".

Voleur découvert.

Louis Buswinger, demeurant avenue Carrollton, 3028, a découvert un voleur en sa demeure hier matin à une heure. Il a tiré deux coups de revolver sur l'intrus qui s'est enfui à toutes jambes.

Mort de M. Huchet de Kernion.

La mort de M. Anatole Labedoyère Huchet de Kernion causera de vifs regrets en ville où il jouissait de l'estime générale.

M. De Kernion a succombé à une maladie qui le retenait chez lui depuis assez longtemps ; et c'est avec une chrétienne résignation qu'il a vu venir son heure dernière, entouré qu'il était des soins les plus tendres de ses enfants.

Démission du général Gardiner.

Le général W. D. Gardiner, commandant de la Première Brigade de la Garde Nationale de la Louisiane, a donné sa démission, hier après-midi. Cette démission a été immédiatement acceptée par le gouverneur Sanders.

Son successeur sera probablement nommé dans un jour ou deux.

Les troupes de la milice se plaignaient depuis quelques semaines de n'avoir pas reçu leur solde et il a été reconnu que l'argent avait été versé entre les mains du général Gardiner qui ne l'avait pas distribué aux soldats.

Le gouverneur Sanders, sitôt qu'il fut informé de ces faits, ordonna une enquête et apprit que la solde des troupes avait été versée le 15 mars au général Gardiner.

Il a adressé alors une lettre personnelle au général Gardiner en lui demandant de régler ses comptes. Celui-ci promit de le faire, mais ne s'exécuta pas immédiatement.

Mardi matin, en rentrant de son voyage en Géorgie le gouverneur apprit que le capitaine Hero n'avait pas encore reçu le chèque représentant la solde des troupes de cavalerie qui ont participé à la parade donnée en l'honneur de M. Taft, lors de son arrivée à la Nouvelle-Orléans.

Le général Gardiner fut alors prié de verser immédiatement le montant requis et de donner sa démission, ce qu'il fit sur le champ.

Le général Gardiner avait été nommé au commandement de la première brigade de milice par l'ex-gouverneur Blanchard.

Rapport du comité de la Chambre de Commerce.

Le comité chargé de faire une enquête sur le site projeté pour y construire la nouvelle gare de l'Illinois Central rendra un rapport à la Chambre de Commerce ce matin à 11 heures.

On croit que ce rapport sera favorable et qu'il sera accepté par le conseil de direction de la Chambre de Commerce lequel le transmettra immédiatement au comité des franchises du conseil municipal.

Invitation de l'Union Progressiste.

Le télégramme suivant a été envoyé hier par le comité de l'Union Progressiste à la Credit Men's Association, l'invitant à tenir sa prochaine convention à la Nouvelle-Orléans :

" M. Jas. H. Curtin, Philadelphie, Pie.

" L'Union Progressiste invite la National Credit Men's Association à tenir sa prochaine convention annuelle à la Nouvelle-Orléans.

" Nous ferons notre possible pour vous rendre agréable le séjour de notre ville. "

Perturbateurs.

Plusieurs coups de revolver ont été tirés à l'intersection des rues Saratoga et Sixième l'avant-dernière nuit. Les perturbateurs se sont enfuis avant l'arrivée des agents de police.

FRACTURE.

Frank Eislin, un ouvrier âgé de 22 ans, en luttant avec un nommé Fred Fergusen, hier après-midi, à l'angle des rues Johnson et Gravier, est tombé à terre et s'est fracturé le crâne.

Il a été transporté à l'hôpital.

Feuilleton —DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 67. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE

LA COURSE A L'HERITAGE

XII

(*Suite.*)

Cette pauvre mademoiselle Julia sevrée d'amour pendant si longtemps n'en finissait pas de soupirer et de déclamer.

A chaque instant, son interlocuteur avait envie de lui dire.

—En voilà assez, vous m'avez écrit ces choses-là, il est inutile de me les répéter.

Il avait besoin pour se contenir de faire appel à toute sa raison et à toute son énergie. D'ailleurs, dans les moments les plus agaçants, tout à coup, un mot lui faisait espérer qu'il allait être récompensé de sa complaisance.

Mademoiselle Julia s'écriait qu'il était infiniment plus beau que Lucien ou bien elle s'étonnait que Marthe pût repousser un amour sincère et douloureux.

Ainsi, Milou recueillait parmi les paroles incohérentes de cette pauvre exaltée de petites indications dont chacune prise à part était presque insignifiante, mais qui peu à peu se groupaient s'enrichissaient, s'éclairaient et disaient tout ce que savait mademoiselle Julia.

Pour un esprit perspicace comme celui de notre aventurier, il n'en fallait pas davantage pour deviner ce qui se passait chez Marthe.

Milou comprit plusieurs choses qui le rejouirent.

D'abord Lucien ne faisait aucun progrès dans l'esprit de Marthe.

Il était toléré par pitié.

Mademoiselle Mauran était avec le jeune docteur comme Milou serait avec mademoiselle Julia, si Milou avait cette sottise particulière qu'on appelle un cœur sensible.

Lucien n'avait rien dit du fameux secret.

Il s'était bien gardé de faire la moindre allusion à l'héritage.

Il faisait, au contraire, parade d'un désintéressement sublime.

Il était un jeune homme pauvre qui fait la cour à une jeune fille pauvre.

Milou résumait la situation par ce mot prononcé intérieurement :

—Rien ne presse de ce côté.

Il savait ce qu'il voulait, mais il jugeait utile de revoir mademoiselle Julia de temps en temps, afin de rester au courant.

Il cherchait le moyen de la quitter le plus rapidement possible, sans la blesser.

Il tirait sa montre, la regardait, faisait un geste effaré, ouvrait la bouche pour une exclamation de stupeur et de regret et en même temps il se levait. Mais l'exclamation ne sortit point de ses lèvres, il se rassit, remit la montre dans son gousset et parut plus attentif que jamais aux paroles de mademoiselle Julia.

L'ancienne institutrice plaignait Marthe dont la misère augmentait qui venait d'être remerciée dans une des familles où elle donnait des leçons et qui avait l'impression que partout on la recevait avec froideur et on la regardait avec inquiétude.

—Il y a de la Mazure là dessous, pensa Milou.

"Eh oui, songeait il encore, le plan se dessine, l'assaut n'a pas réussi ; on essaie du blocus. On veut prendre la place par la famine.

"Diable, diable maugréait encore sa pensée, mais c'est que l'on a des chances alors, Marthe a beau faire la fière, quand il s'agira de manquer de pain, il y a là de quoi rabattre les courages les plus orgueilleux.

"Et puis surtout, quand on se sent entouré de malchance et d'hostilité, on se laisse facilement toucher, aisément attendrir par une amitié fidèle.

"L'affaire est bien combinée et si je n'y mettais ordre, Marthe finirait sinon par aimer cette canaille de Lucien, du moins par se laisser apitoyer.—et par l'épouser.

"Il aurait la femme, et le lendemain du mariage, sans risques ni périls, il irait toucher les millions !

"Ah, mais non, les choses ne se passeront pas ainsi, Madame Mazure!.....

—Mais, continua mademoiselle Julia, ce qui attriste le plus cette pauvre enfant, ce sont les lettres anonymes qui, depuis quelques jours, se sont mises à pleuvoir chez nous, arrivant de tous les quartiers de Paris.

"Quelques-unes ne contiennent que des injures et des menaces et Mademoiselle les brûle d'un air dédaigneux, mais d'autres renferment des renseignements sur M. Albert Marise, qui était le bon ami de mademoiselle, là bas, à Villefranche.

"Celles-là, elle les brûle aussi, mais après les avoir lues plusieurs fois, et je vois bien qu'elle a de la peine, beaucoup de peine. Ça me fait le cœur gros, vous savez !

—Et qu'est-ce qu'elles disent, ces lettres ?

—Toutes sortes de méchancetés sur le compte de M. Albert Marise ; qu'il n'a jamais aimé mademoiselle, qu'il est un débauché, incapable d'aimer, qu'il fait la sale noce avec des actrices de petits théâtres ! Tenez, il y en a une qui disait :

—Trouvez vous, le vingt et un septembre, à dix heures du soir..

—Mais c'est aujourd'hui, le vingt et un septembre, remarqua Milou.

—Oui, c'est aujourd'hui, mon amour, et ce sera tous les ans un des anniversaires chers à mon cœur.

Et mademoiselle Julia se mit à exprimer ses sentiments de façon diffuse et interminable.

Ce n'était pas l'affaire de Milou, qui regrettait déjà sa malencontreuse interruption.

Doucement, aimablement, il ramena la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

—Vous disiez, ma chère amie, que, ce soir, à minuit....

—Oui, ce soir, à minuit, monsieur Marise doit sortir, accompagné, par la sortie des actrices du théâtre....

"Attendez, je ne sais plus si c'est Olnny ou Déjazet....

Milou aurait volontiers crié de fureur.

Il se contint.

—Voyons, chère amie, tâchez de vous rappeler, ce serait si amusant d'aller voir....

—Ah ! dit mademoiselle Julia quel bonheur ! Vous êtes donc libre toute la journée et toute la nuit ?

Milou se mordit les lèvres :

—Toute la nuit ? Hélas ! non répondit-il. Ma mère et ma sœur reviennent à deux heures du matin et il faut que je sois rentré avant elles.

Et Milou, intérieurement, se gourmandait lui même :

—Voyons, mon ami, un peu de courage ; supporte cette imbécile, emmène-la dîner avec toi, garde-la toute la soirée. elle serait capable de faire une gaffe là bas !

—Vous savez, dit mademoiselle Julia, qui sautait volontiers d'un sujet à un autre, vous savez, elles ne sont pas toutes anonymes, les lettres.

—Ah ! il y en a de signées ? Et de quel nom ?

—D'un nom qu'il me semble vaguement avoir entendu prononcer à Villefranche : Emile Gondinet.

L'aventurier, cette fois, eut besoin de faire appel à toute sa maîtrise de soi pour pour ne pas laisser percer son étonnement.

—Elle est raide celle là, songeait-il ; me mettre sur le dos les canailleries qu'ils font contre moi, ça n'est pas bête, mais quoi que je puisse faire contre eux je ne réussirai plus à avoir du remords !

Et pendant que ces réflexions et d'autres analogues s'agitaient en lui, il demandait avec une négligence admirable :

—Ah, vous connaissez ce nom; mais connaissez-vous aussi celle qui le porte ?

—Oh non, s'exclama mademoiselle Julia, en rougissant d'une pudeur bizarre. Comment voulez-vous que je le connaisse ? C'est probablement un homme de rien.... un de ces individus qu'on ne connaît pas, qu'on ne voit pas, même quand les hasards saisissants de la vie moderne font que ces rustres vous parlent.

—Toi, ma petite, ricanait intérieurement Milou, tu es à gifler et c'est un plaisir que je me paierai peut-être plus tard quand tu ne pourras plus me servir à rien.

"Mais, reprenait il à haute voix, vous ne pouvez donc pas vous rappeler si c'est Olnny ou Déjazet ?

—Laissez-moi chercher, dit-elle.

Et comme un enfant, pour retrouver un mot douteux reprend sa leçon depuis le commencement, elle se mit à réciter sur le ton lent et monotone d'une écolière :